

Le prince de Salm m'apprend que les nouvelles apportées par sa femme contredisent formellement les espérances que nous avons conçues dans les derniers jours. L'indien Juarez a soif de sang; il veut laisser libre cours à la loi du 25 janvier 1862. La vie de l'Empereur tient à un cheveu.

—Où il n'y a rien, l'Empereur a perdu aussi son droit, m'a-t-il dit aujourd'hui.

La princesse de Salm a eu un long entretien avec lui; elle lui a donné des détails sur la disposition des esprits dans San Luis, sur le siège de Mexico et sur la basse trahison de Marquez. (1)

(1) La princesse de Salm-Salm était le type du dévouement. Lors de la mort de son mari, tué en 1870, à la bataille de Saint-Privat, la princesse était allée déterrer son corps aux avant postes français pour le transporter dans la sépulture de famille. Un correspondant militaire frappé d'admiration, écrivait ce qui suit :

« Et voilà les femmes. Bien que celle-là soit sublime, d'autres avant elle l'ont été : d'autres après elle le seront.

« Des fleurs, des parures et des fêtes tant que le bonheur sourit, il semble qu'elles n'aient souci que de cela, et, en effet on ne leur demande, comme aux roses les matins d'été, que de s'épanouir dans leurs grâces.

Elle se rend au camp d'Escobedo. A quatre heures elle en revient, et avec elle le colonel Villanueva. Un moment plus tard arrive un autre aide de camp d'Escobedo, le colonel Palacio, porteur d'un ordre : l'Empereur doit se rendre au quartier général. Palacios reconnaît Pitner comme l'un des prisonniers de Sainte Gertrude, et il lui donne l'assurance qu'il ne s'en tirera plus indemne. Pitner lui explique par suite de quelles circonstances il a repris du service actif, et termine en disant au vindicatif Palacios.

—Je ne puis mourir plus honorablement qu'en la compagnie de l'Empereur.

Mais du courage et des forces, que leurs larmes n'amollissent pas, elles en ont aux jours d'épreuves.

Mères, filles ou épouses, elles lutteront pour l'être adoré jusqu'à leur dernier souffle, puisant une vaillance surhumaine à une source divine : l'amour.

La princesse Agnès de Salm-Salm, née au Canada, était fille du colonel Le Clerc.—C'est un enfant de votre noble pays où l'âme française s'est retrempée dans une nature vierge. — Cette France au-delà de l'Atlantique, détachée de sa patrie, est restée à elle; elle en a la langue et surtout le cœur. C'est une France primitive, aimante et généreuse. L'héroïne nous appartient autant qu'au Canada français.

Salm m'apprend encore que la situation est plus grave qu'on ne l'avait cru, et que, dans l'état des choses, sauver la vie de l'Empereur est une tâche bien difficile. J'ai compris, d'après les paroles de Villanueva et de Palacios, que la loi du 3 octobre est l'accusation capitale contre l'Empereur. Palacios rapporte que les républicains tiennent de Bazaine des pièces dans lesquelles il accuse en quelque sorte l'Empereur, et lui reproche de n'avoir voulu abdiquer à aucun prix.

Voilà des invitées directes de la part de celui qui a le plus contribué à la chute de l'empire.

Villanueva ajoute :

—J'avoue, en effet, que vous nous êtes un grand poids.

Malgré sa faiblesse l'Empereur quitte le lit pour répondre à l'invitation d'Escobedo. En compagnie du prince et de la princesse de Salm, du colonel Villanueva et de Palacios, il se rend au camp.

Avant sa sortie, il me remet deux documents ; l'un est une lettre du général Aurellano qui, du

lieu où il se tient encore caché, lui a écrit ; le second est une poésie que lui a dédiée un officier français prisonnier.

—Gardez ces papiers, et au cas où je ne reviendrais pas, ce qui est bien possible, détruisez la lettre d'Aurellano, me dit-il.

Familiarisé avec l'idée de la mort, il part d'un pas calme et salue en souriant les officiers emprisonnés.

Trois longues heures de tourment, trois heures s'écoulaient pendant lesquelles nous sommes suspendus entre l'angoisse et l'espérance. La crainte disparaît, l'espérance revient et croît d'autant plus que l'absence se prolonge, car si elle avait eu une raison fâcheuse, le bruit en serait déjà venu jusqu'à nous. A huit heures on entend le roulement d'une voiture. L'Empereur rentre ; la force morale a triomphé du corps pendant cette longue conversation avec Escobedo ; mais épuisé, il s'affaisse.

Il me raconte ensuite qu'il a trouvé Escobedo extraordinairement aimable et que selon son

habitude à lui, Maximilien, ils se sont entretenus en marchant.

Par de Salm, qui jouait le rôle d'interprète, j'apprends que l'Empereur a fait les propositions suivantes :

— « L'Empereur se déclare prêt à donner l'ordre de rendre les deux villes de Mexico et de la Vera Cruz encore occupées par les impériaux.

« Il s'engage à ne plus se mêler des affaires mexicaines.

« Il accepte d'être avec son entourage conduit sous escorte à la Vera-Cruz. Il demande que le nouveau gouvernement épargne les officiers mexicains. »

Le gouvernement mexicain paraît disposé à entrer en pourparlers.

21 mai.

Il a eu une nuit calme. L'espérance se ranime en nous. La garde est moins sévère. On me laisse aller seul chez les généraux et le général Morett est même autorisé à voir l'Empe-

reur. Le « *centinela alerta!* » est crié avec moins de force que la nuit précédente.

Je vois que la méfiance de ces mexicains est l'obstacle le plus grand au développement favorable des négociations. Faux et sans foi comme ils sont, ils ne comprennent pas la signification du mot honneur. Bornés dans leurs jugements, ne se rendant nullement compte des affaires ordonnées à l'européenne, ils croient que, une fois partis, l'envie de revenir pourrait s'emparer de nous. Les deux partis, le nôtre comme l'autre, ont en vérité assez fait, pour étouffer dans son germe la pensée la plus lointaine d'un tel retour.

La princesse de Salm se rend de nouveau chez Escobedo. Elle est maintenant le seul intermédiaire européen entre l'Empereur et le quartier général. Elle revient à cinq heures du soir ; Villanueva est avec elle. Rien n'est encore décidé, mais le colonel affirme que des ordres précis concernant les prisonniers arriveront dans deux jours.

Les Etats-Unis interviennent, paraît-il. Juarez veut que l'Amérique du Nord se porte garant pour l'avenir.

L'état de santé de Maximilien ne laisse rien à désirer.

22 mai.

C'est le neuvième jour de notre captivité. Les *Supremos Poderes*, que nous connaissons si bien, ont repris la garde et témoignent d'une grande bravoure, d'un grand courage vis-à-vis des prisonniers. Pendant la nuit, ils crient à faire éclater leurs poumons et nous tiennent éveillés.

Les allées et les venues sont encore une fois interdites avec rigueur. Le côté chevaleresque des Mexicains s'affiche à nouveau avec éclat.

La princesse de Salm s'est donné hier toutes les peines du monde pour que l'Empereur ait une meilleure demeure, avec un jardin, afin qu'il puisse se remettre. Cependant, la peur qu'elle a montrée sur le champ de bataille ne la quitte pas. Des visions de fuite, d'enlèvement la tourmentent sans cesse.

Elle rentre à deux heures : deux officiers l'insultent. Celui qui a la garde aujourd'hui est

un modèle de grossièreté. Cet homme, à peine capable d'être gardien d'une tour, trouve que l'Empereur a trop de serviteurs ; mais il n'est pas le seul officier républicain aussi borné. L'un d'eux, le général Blanco, faisant visite à Maximilien, lui a dit avec la plus grande naïveté, combien le général Corona est modeste et populaire.

—Figurez-vous, *senor*, que Corona visitant la filature de coton de Rubio, est resté tête découverte pendant tout le temps qu'il y a passé.

—N'y a-t-il pas de quoi rire de ces républicains ? remarqua l'Empereur, lorsque Blanco se fut éloigné : oter son chapeau, c'est se rendre populaire ! C'est comme si Blanco avait eu l'intention de m'inspirer du respect pour ces républicains qui, en vérité, sont misérablement petits !

Dans l'après-midi, on nous transfère au couvent des capucins. La translation s'opère à cinq heures ; l'Empereur, les généraux, le prince de Salm sont emmenés ; on nous promet de revenir bientôt nous prendre.

Deux marchands allemands de San Luis de Potosi, le vice-consul hambourgeois Bahsen et un monsieur Stephan visitent les prisonniers. Ils racontent que le sort tragique de l'Empereur inspire le plus grand regret à la population de leur ville.

Juarez était tout d'abord décidé à faire immédiatement fusiller l'Empereur et les généraux, mais des détails sur la trahison de Queretaro et sur le siège l'en ont détourné. Hier il a donné ordre de surseoir à toutes les exécutions.

Les heures s'écoulent démesurément longues. La nuit vient, et le message promis n'arrive pas encore. Nous commençons à craindre de ne plus voir l'Empereur ; il est possible qu'on le conduise à San Luis de Potosi avec les généraux.

Enfin, à huit heures apparaît un officier chargé de l'ordre tant souhaité.

C'est à de Salm que je parle en entrant au couvent des Capuchinos.

— Où est l'Empereur ?

— Il est dans un caveau.

Salm, voyant l'effroi que me causent ces mots, ajoute :

— Tranquillisez-vous, il vit, mais il est réellement dans un caveau. Je vais vous y conduire.

J'ouvre la porte ; une froide odeur de moisissure me saisit. Dans une grande salle, la nécropole du couvent, et dans un angle profond, un lit ; devant le lit, une petite table ; sur la table un cerge. L'Empereur est couché, il lit César Cantu.

— On n'a pas encore eu le temps de me préparer une chambre, me dit-il en souriant ; en attendant, il leur a fallu me placer avec les défunts.

Ils se sont vraiment surpassés par cette énorme grossièreté de mettre dans un caveau sépulcral un prisonnier qui attend la mort !

Je passe la nuit dans le caveau, seul avec l'Empereur ; je couche sur une table sur laquelle on devait ensevelir. Il y a un cercueil à côté de moi. Cependant, après les heures d'inquiétude endurées dans la journée, les morts ne troublent pas mon repos.

L'Empereur n'a pas eu une mauvaise nuit ; il a dormi sans interruption. Il émigre dans une petite cellule sombre, à l'air lourd ; elle s'ouvre ainsi que toutes celles qui nous sont assignées, sur un corridor. Comme il n'y a que deux ouvertures, la surveillance est plus facile ; nous jouissons relativement d'une plus grande liberté et nous pouvons, sans être dérangés, aller des uns chez les autres. Nos cellules sont de vrais cachots, mais la cour les élargit quelque peu pendant le jour.

L'officier de garde, un garçon d'environ seize ans, joue, — l'Empereur me le fait remarquer, — avec une petite poupée qui porte une couronne sur la tête, un habit bleu, des pantalons rouges. Le visage est recouvert d'un masque mobile sous lequel on voit une tête de mort.

Ils sont dans la crainte continuelle de voir l'un de nous s'échapper.

24 mai.

L'Empereur a eu une nuit agitée.

C'est aujourd'hui le dixième jour de notre captivité.

Le calme avec lequel Maximilien reçoit les officiers ennemis les confond ; Palacios, le chat louche, en est même apprivoisé, et lui dit d'avoir confiance, car tout ce qu'on fait, c'est de bon cœur. Singulier genre chevaleresque. Ils accordent un trou sans air à l'Empereur, et trouvent pour eux, dans le même couvent, des appartements clairs, aérés.

Il faut que de bien mauvaises nouvelles soient arrivées aujourd'hui ; je le vois aux visages bouleversés de Bahsen, de Stéphan et à l'abattement de Salm.

L'espérance de sauver Maximilien semble diminuer. M. Stéphan pense cependant qu'il ne serait pas difficile de s'échapper d'ici.

L'ordre de commencer le procès de l'Empereur est arrivé. Nous connaissons la loi ; s'il passe en conseil de guerre, la situation est désespérément mauvaise, par cette raison seule qu'un conseil de guerre est chargé d'exprimer la volonté de l'assassiner.

Jusqu'à cette heure, le procès ne doit être fait qu'à l'Empereur et aux deux généraux Miramon et Mejia.

A cinq heures du soir, Maximilien est séparé de nous ; on le transporte au premier étage avec les deux autres accusés.

L'intervention du vice-consul Bahsen a été heureuse ; autorisation m'est donnée de rester avec l'Empereur, mais il m'est défendu, comme à lui, à Miramon et à Mejia de parler à qui que ce soit pendant la durée du procès. Mon cœur est soulagé.

Bahsen a déjà parlé à un avocat de Queretaro, Vasquez, selon les conseils duquel l'Empereur doit, en cas d'interrogatoire, poser la question d'incompétence du tribunal et réclamer des défenseurs tels que Vasquez, de Queretaro, Martinez de la Torre et Mariano Riva Palacios de Mexico.

Je cache soigneusement le billet renfermant les indications de Bahsen, et je m'empresse de gagner l'étage du couvent où les prisonniers ont chacun une cellule.

Celle de Maximilien est un petit trou sans air, avec une porte et une fenêtre, ou plutôt un trou carré dans un mur ; vitres et volets manquent.

Pour ne pas voir la sentinelle, il a fait suspendre des zarapes. L'arrangement est le même que dans le caveau ; il y a seulement une table en plus.

Je ne puis entrer immédiatement parce que le procureur qui soutiendra l'accusation contre l'Empereur, est là et lui parle. Je pénètre quand il s'est éloigné. La porte est entr'ouverte ; un poste suit du regard tout ce que nous faisons. Par des manœuvres, j'arrive à ouvrir un peu plus la porte, et aussitôt je passe à l'Empereur le papier remis par Bahsen.

Je n'ose lui nommer l'avocat, crainte d'éveiller les soupçons et de me ravir la possibilité de rester avec lui.

Il lit le billet et me dit :

— J'ai fait ce que l'avocat me conseille. Je suis un peu avocat ; ils auront un rude combat à soutenir avec moi ; je ne me rends pas si facilement.

Puis il me raconte le premier interrogatoire.

— L'accusation est si ridicule, si inhabile et si haineuse, que si elle devait être portée devant

un congrès je ne me choiserais pas un défenseur. Du reste, je me suis très bien entretenu avec le procureur. Avant tout, avant qu'il ne commence la lecture de l'acte d'accusation, je lui ai déclaré ne pas être en état de répondre à une imputation de caractère politique, parce que les documents et les preuves me manquent, et que, en présence de choses aussi graves, je ne pouvais, en conscience, parler sans preuves à l'appui.

Il s'est informé de mon identité, je lui ai dit qui je suis, où je suis né, qui sont mes parents, ce que j'ai fait autrefois, et ainsi de suite. Quant à l'accusation, il n'a pu tirer un mot de moi. Après les premiers points, il me demandait si j'avais quelque chose à ajouter, et comme ma réponse était toujours la même, il a fini par la dicter lui-même à son greffier chaque fois que l'occasion en revenait.

Afin que mes rapports avec lui soient libres, Maximilien a demandé au procureur d'expliquer à l'officier de garde que je suis son médecin. L'officier ministériel l'a assuré que ma présence ne sera pas gênée ; cependant nous

devons converser en espagnol. Cet ordre a peu d'influence sur ce que nous disons, car l'Indien qui se tient devant la porte de la cellule n'est vraiment pas en état de juger dans quelle langue nous parlons ; pourvu que de temps en temps il entende un mot espagnol, sa conscience est satisfaite. L'Empereur est de très bonne humeur ; l'activité intellectuelle que nécessite le procès lui vaut cela.

25 mai.

Le onzième de notre captivité, le premier de notre mise au secret.

Après l'agitation d'hier, le calme dans l'isolement complet est très pénible. Le secret est sévère ; personne ne peut entrer. Miramon et Mejia ne doivent ni venir ni se voir. C'est au poste de garde que le cuisinier livre la nourriture destinée à l'Empereur.

Dans sa cellule, une couronne d'épines est accrochée à un clou.

L'Empereur me la montre en disant :